

EMLYON Business School Concours 2010

Epreuve de Dissertation de Culture Générale

Rapport établi à partir des rapports des correcteurs par Monsieur Patrick Vignoles, Professeur de philosophie en classe de Première Supérieure au Lycée du Parc à Lyon.

« Y a-t-il une vie de l'esprit ? » : conformément à une règle désormais bien établie de la conception des sujets d'EMLYON Business School, le sujet de dissertation proposé en 2010 mettait en relation le thème de l'année (la vie) et une autre notion nécessairement déjà rencontrée sinon étudiée en CPEC, l'esprit.

La notion d'esprit n'est pas d'un questionnement aisé, sans doute, et, manifestement, tous les candidats ne l'avaient pas étudiée comme telle et pour elle-même. Mais elle est commune et, quelque sens qu'on lui donne, propre ou impropre en toute rigueur (âme - individuelle ou collective -, faculté intellectuelle, intelligence, activité mentale en général, forme d'existence aussi consacrée à la spéculation ou à la méditation...), elle fait partie du langage ordinaire. Et des expressions comme « vie de l'esprit », « vie des idées », ne sont pas moins usitées que celles, d'ailleurs corrélées, de « monde de l'esprit », qui est la manifestation objective, le phénomène même, de ce qu'on nomme « l'esprit », ou encore de « monde des idées », prise, non seulement dans un sens immatériel - le « monde intelligible » -, mais aussi bien dans le sens matériel, concret, d'un « monde de la culture »: l'esprit se réalise dans l'univers des œuvres d'art, le monde des livres et des bibliothèques, celui de l'Etat et des institutions, toutes choses qui s'inscrivent dans la nature et la vie universelle et répondent à des besoins de la vie et du « monde de la vie »...

Les candidats, donc, ont pu trouver le sujet difficile.

De fait, la question ne pouvait pas être traitée comme une question de cours ou un chapitre de manuel. Elle exigeait un vrai travail intellectuel. Mais cette même situation faisait aussi que les candidats devaient se battre avec le sujet et qu'ils étaient normalement appelés à conduire une réflexion sur l'usage légitime ou illégitime du concept de vie pour penser la nature véritable et les fonctions propres de l'esprit.

L'obligation de méthode était donc plus pressante que jamais. Et, dans une large mesure, les candidats ont joué le jeu. Nous les en félicitons et, avec eux, leurs préparateurs.

Car, si tous les travaux n'ont pas répondu aux attentes du jury, bon nombre de candidats ont essayé de conduire une réflexion personnelle cohérente sur le sujet, généralement intéressante, très souvent avec les moyens du bord, parfois en mobilisant des connaissances sûres, aussi bien littéraires et artistiques que philosophiques, et qui témoignaient d'un bon niveau de préparation sur le thème. S'il y a encore et toujours des copies médiocres, il nous a été donné de lire cette année, des copies remarquables, originales, fines, intelligentes, souvent très différentes dans leurs contenus et démarches, dans leurs références ou leurs exemples.

On ne peut évidemment pas tirer une loi du cas d'espèce observé cette année ni, par conséquent, anticiper le comportement des candidats des générations à venir. Mais on ne peut que se féliciter d'avoir pu en quelque sorte « extorquer » aux candidats – ruse de la raison correctrice ? – l'attitude intellectuelle, la démarche critique, plus généralement l'effort de réflexion personnelle que le rapport final, ce travail de Sisyphe des correcteurs, veut (res)susciter chaque année. Car, en surprenant les candidats, voire en les déroutant, le sujet, paradoxalement, les aura aidés.

En effet, d'une part, la plupart des candidats ont vite compris qu'aucune solution n'était ici « téléphonée », mais tous n'avaient pas les moyens de l'assumer.

Des réponses différentes ou opposées étaient évidemment possibles. On pouvait montrer, par exemple, qu'il n'y a pas à proprement parler une *vie*, mais une *histoire* de l'esprit, ou que l'esprit n'a pas *une vie propre*, et que ce qu'on qualifie ainsi est nécessairement le résultat d'une complexification croissante des organisations vivantes et des échanges de l'homme avec son milieu. Ou bien au contraire, on pouvait montrer, en se fondant sur des notions comme celles de système ou de totalité, que l'analogie est justifiée entre les fonctions du corps et celles de l'esprit, ou encore que, s'il y a une vie de l'esprit, c'est parce que le développement de celui-ci est, au plan de l'individu comme à celui

des peuples ou des civilisations, un processus de naissance, de croissance et de mort, ou un progrès, que l'histoire humaine est pensable en sa totalité comme la marche dialectique de l'esprit qui, toujours, renaîtrait de ses cendres pour aller plus loin, pour se perfectionner, dont l'activité serait sans cesse reprise de génération en génération, d'époque en époque et de culture en culture, bref qu'il y aurait *de facto* une vie de l'esprit à l'échelle de l'humanité. Rien n'interdisait non plus de penser (théologiquement) la vie de l'esprit comme une vie éternelle (de (et en) Dieu comme Esprit Absolu) et de montrer – de préférence dans une réflexion... vivante – que c'est alors dans la vie absolue de l'esprit, dans la vie de l'Esprit Absolu, ou encore dans l'auto-conscience du principe inengendré de tous les vivants, de l'acte pur, c'est-à-dire d'une actualité sans reste, de l'intelligence qui se pense (Aristote, *Métaphysique*, L), que la vie humaine et, dans sa procession spirituelle, toute vie, s'accomplissent ou se réalisent téléologiquement comme vie qui n'est que vie, dans une auto-activité qui est pure affirmation de soi par soi, la vie étant alors redéfinie, non plus « avec » la mort, mais « sans » la mort. Non seulement, alors, il y a *une* vie de l'esprit, mais la vie de l'esprit est la vie véritable, dans sa plénitude, bref *la* vie.

D'autre part, la question était ouverte à des démarches ou à des modes de traitement divers. On pouvait se placer sur un plan épistémologique et tenter d'éprouver les limites de l'application du concept biologique de la vie et de l'activité du vivant à l'esprit et à son fonctionnement. Un des enseignements de cette session est d'ailleurs, malheureusement, que des candidats ont clairement dépassé leur seuil de compétence en allant dans cette direction. A condition de ne pas verser dans une récitation des connaissances morne et paresseuse, on pouvait conduire une réflexion métaphysique sur la distinction de l'esprit (l'âme) et du corps. (Nous y reviendrons plus loin au moment de lire un peu plus attentivement le sujet.). Puisque l'on parle métaphoriquement de nourritures spirituelles, de soif de connaissances, etc., on pouvait analyser et passer au crible des discours, des modes d'expression (littéraires, artistiques) ou des habitudes de langage, etc. Quelques candidats, trop rares, ont également pu tirer un parti sémantique habile de la diversité des langues, par exemple du fait que l'anglais a deux termes pour dire « esprit », *mind* et *spirit*, là où le français n'en a qu'un, le latiniste, lui, se faisant extrêmement discret en CPEC, alors que c'était pour lui l'occasion d'exploiter les ressources offertes par les distinctions entre *anima* et *animus* et entre *mens* et *intellectus*.

I. Pour autant, le bon résultat d'ensemble ne doit cependant pas faire oublier certains des principaux reproches que les correcteurs adressent encore à bon nombre de candidats.

Tout d'abord, bien que la vie ait été étudiée pendant une année, beaucoup de travaux n'ont pas su partir d'une définition stricte, ou simplement correcte, de la vie, précisément dans le but d'en retravailler plus tard le concept, quelques correcteurs s'étonnant même de la faiblesse de la connaissance de la vie au sens biologique du terme. Sans aucune définition, fût-elle encore un peu vague, de la vie, on ne pouvait guère franchir le premier seuil (et niveau de note) de la dissertation, celui d'une honnête médiocrité.

Des copies ont pu se tirer d'affaire en s'organisant à partir d'une définition négative comme celle de Bichat (« l'ensemble des fonctions qui s'opposent à la mort »), ou celle de Cuvier (la « force qui résiste aux lois qui gouvernent les corps bruts »), ou même encore celle de Goethe (la « force productrice contre l'action des éléments extérieurs »). Pourtant, ces copies qui partaient d'une définition négative, « combattante » ou « conflictuelle » de la vie furent rarement satisfaisantes. En effet, tout en négligeant de démontrer que la vie du Vivant absolu, comme celui du *Timée* (ou la vie plotinienne de l'intelligence, ou la vie elle-même absolument vivante de l'esprit absolu hégélien), est immortelle et qu'à ce titre sa Forme ne cesse d'engendrer des êtres vivants ou d'en modéliser la fabrication, elles prétendaient trouver dans l'immortalité (la non-mortalité) supposée de l'esprit, dans l'éternité des idées ou l'a-temporalité des vérités, des arguments en faveur de la (d'une) vie de l'esprit, alors que c'était plutôt dans la mobilisation des forces de l'intelligence et des capacités cognitives au service de la vie biologique, de la conservation naturelle de soi des individus et de l'espèce, que ces copies auraient pu chercher d'abord au moins un motif élémentaire de cette « vie de l'esprit » et penser celui-ci comme une fonction vitale (« néguentropique »), comme un moment, une partie, une instanciation de la vie, de la vie « tout court », comme *une vie de* (ou *dans*) *la* vie.

Généralement plus convaincants, plus féconds, souvent plus intéressants, plus rares aussi, étaient les travaux qui partaient d'une définition positive de la vie, par exemple celle de la vie par la reproduction et / ou la « formation du semblable par le semblable », plus précisément de l'organisme vivant comme « réalisation d'un programme prescrit par l'hérédité » (de la biologie contemporaine, que donne François Jacob, *La Logique du Vivant*, Chap. I, « Le programme »).

Ce type de définition ne conduisait pas seulement à des poncifs de dissertation tels que la distinction entre hérédité biologique et héritage culturel, laquelle, si elle n'interdisait pas de penser, pour l'esprit, une autre (d'autres) forme(s) de développement « vivant » (vivant entre guillemets, en effet, par figure de style) et d'organisation, aboutissait à réserver au corps, à l'organisme physique, la notion de vie *stricto sensu*, celle, génétique-déterministe, qui se définit par la transmission réglée des caractères *via* la méiose et la mitose. La définition de Jacob, ou encore la caractérisation que Jacques Monod fait du vivant dans *Le Hasard et la Nécessité*, par la *téléonomie*, l'*autonomie* de la morphogénèse et l'*invariance*, permettaient de composer une mise en regard, un tableau des correspondances entre vie et esprit, des variations concomitantes de la vie dans ses différentes fonctions et de l'activité (des activités et processus) de l'esprit, confrontation qui pouvait révéler des surprises : si un système d'éducation, par exemple, tend aussi à se pérenniser et à transmettre ses contenus sous des formes régulières, il peut aussi devenir obsolète et « mourir » (ou ne plus donner naissance qu'à des « monstres » sans descendance) parce qu'il ne suit pas l'évolution de l'esprit et qu'il retarde sur les nouveaux besoins de formation que ses progrès font naître et dont la satisfaction sera nécessaire, et bientôt « vitale », dans les générations suivantes.

Des candidats bien préparés ont pu ainsi construire des développements *comparatifs* intelligents et très intéressants qui, même s'ils se maintenaient dans une atmosphère de pensée qui ne permettait pas de décider, de conclure sur la question de savoir *s'il y a positivement*, effectivement, une vie propre, spécifique, de l'esprit, éclairaient, entre autres, l'apparition du génie, la santé de l'esprit, donc, *a contrario*, ses pathologies (folie, manies), le surgissement des révolutions artistiques, la disparition de civilisations et de peuples qui peut être aussi soudaine que celle de certaines espèces vivantes, etc.

Rappelons tout de même que les élèves de CPEC qui se présentaient au concours avaient pour la plupart, sinon tous, reçu un enseignement de sciences de la vie et de la terre qui faisait donc partie de leur culture « générale » et qui, à ce titre, pouvait leur permettre de proposer une définition relativement rigoureuse et précise de la vie.

Ensuite, l'absence factuelle de telle ou telle référence topique – Hegel est-il seulement au purgatoire ? fait-il partie de l'enfer de la culture générale à l'ère postmoderne ? – a moins gêné les correcteurs que ne les ont scandalisés l'appauvrissement et surtout le gauchissement de certaines références canoniques, tout particulièrement la théorie cartésienne des animaux-machines dont il est fait un usage naïvement... mécanique, ou plutôt mécaniciste qui vire même ici ou là au contresens, Descartes n'étant plus guère qu'un précurseur tiède du matérialisme de La Mettrie. Le malentendu sur Descartes était lourd de conséquences, parce qu'il devenait alors aussi difficile de comprendre le passage à la limite du mécanisme cartésien dans une philosophie de la nature vivante comme celle de Diderot que de saisir la portée exacte de la critique kantienne du mécanisme dans la *Critique de la Faculté de Juger* (sur la différence entre le mécanisme artificiel (la montre qui ne se répare ni ne se produit elle-même en série et qui a sa fin hors d'elle-même) et l'organisation naturelle douée de finalité interne).

Dans un nombre important de copies, celles, heureusement les moins nombreuses, qui étaient mauvaises parce qu'elles étaient d'emblée complètement en dehors du sujet et reproduisaient à grands traits, sur un mode littéralement panique parfois, ou « pour meubler », un cours sur la distinction de l'âme et du corps, mais aussi dans des copies honnêtement médiocres, non seulement il était parfois ignoré que, chez Descartes, l'animal-machine est beaucoup plus qu'un schéma explicatif ou un modèle théorique abstrait à portée vicariante, mais surtout la référence souffrait d'un double handicap.

D'une part, on se figurait qu'une science de la vie et du vivant devait toujours être organiciste, ce préjugé organiciste faisant carrément oublier que le mot grec *organon*, ainsi que le rappelait

Canguilhem, désigne l'instrument, le moyen strictement mécanique, et le mieux ajusté, de remplir une fonction (téléonomique) de conservation ou d'adaptation.

Sont ici hors de cause les copies – il y en eut – qui s'appuyaient sur le concept d'*organisation* constitutif, selon Michel Foucault, de l'*épistémè* du XIX^e siècle pour montrer que l'esprit est alors le vivant par excellence. Citons au passage une dissertation, notée 20 : son auteur se fonde sur la lecture que fait François Jacob de la notion d'organisation dans *La Logique du Vivant* (Chap. II) pour montrer que, si la vie « se définit par le système des rapports qui s'articulent dans l'épaisseur de l'être vivant pour le faire fonctionner » (Jacob) et si, par conséquent, le concept d'organisation vivante signifie que « la vie – nous citons le candidat – est la loi interne de l'épanouissement dans le visible d'une structure profonde d'abord cachée », alors l'esprit est « ce dont l'activité, la pensée qui s'exprime dans les mots parlés et le discours écrit, répond le mieux à une définition positive de la vie, qui est une poussée incessante du dedans (l'intelligible) vers le dehors (le sensible, le corps) ». Il n'aura plus manqué, peut-être, à cette même copie, que de se référer, par exemple, au passage de *La Philosophie de l'Esprit* (Addition au § 381) dans lequel Hegel note que, si la plante sort de l'inorganique en ce qu'elle « montre un centre [qui s'est] répandu à la périphérie », c'est avec l'animal que la vie commence à se réaliser complètement, c'est-à-dire comme l'unité présente universellement dans le tout et les parties, l'organisme animal constituant par là même « une victoire encore plus complète sur l'extériorité » (i.e. plus complète que celle remportée par l'organisation végétale). Le processus de la vie achève alors de se réaliser dans l'esprit, qui représente un (le ?) « plus haut degré » auquel se trouve porté la « conservation de soi » qui est « le privilège du vivant », du fait que, dans le pour-soi de la conscience réfléchie, s'achève le mouvement de réalisation de la subjectivité (qui n'est encore que sensible dans l'animal) par lequel le vivant tend à se conserver lui-même, à supprimer la contradiction entre l'impulsion venue du dedans de la subjectivité sensible, et de l'instinct qui est une détermination externe par le dehors et qui maintient l'espèce et les individus qui la composent sous la dépendance de l'extériorité (du milieu).

D'autre part, on croyait que seule une conception vitaliste-et-finaliste, souvent improprement appelée animiste, était recevable, biologiquement correcte en quelque sorte, et que, par conséquent, le mécanisme était nécessairement un réductionnisme. Le jury s'est étonné du nombre des candidats qui, après une année de lectures sur le thème de la vie, ignoraient que l'intérêt de la biologie moléculaire moderne et de la génétique, contemporaine des théories de l'information et de la nouvelle mécanique des quanta en physique, avait été au contraire de mettre au jour ce qu'il y a de proprement mécanique dans les techniques de fabrication du vivant et de la transmission invariante des caractères héréditaires. Nous renvoyons les candidats malheureux à la lecture du petit livre d'Erwin Schrödinger, *Qu'est-ce que la Vie ?* (où il est montré, à travers des analogies (cristal périodique / cristal aperiodique) et sur la base d'une correspondance stricte entre les mutations génétiques et les « sauts » quantiques, que, si la physique et la chimie sont encore impuissantes à expliquer mécaniquement tous les phénomènes du vivant, on ne saurait induire qu'elles ne le pourront jamais, encore moins conclure légitimement qu'il y aurait là une stricte impossibilité logique ou épistémologique.

Enfin, pour des raisons qui ne se résument pas toutes à l'absence de formation reçue sur ce qu'est l'esprit, la réflexion de la plupart des candidats sur la nature et la vie de l'esprit et la discussion d'« une » (prétendue) « vie de l'esprit » a souvent été décevante, même quand elle n'a pas toujours été notoirement insuffisante ou démunie de connaissances.

D'une part, dans quelques très mauvaises copies, l'emploi de l'expression « vie de l'esprit » comme d'un syntagme figé empêchait tout travail critique. Pourquoi ? Parce que l'esprit n'était pas du tout défini. Du coup, les copies franchissaient un second seuil (et un nouveau palier de notation, en gros celui de la moyenne) quand elles introduisaient un *definiens* fécond ou un *criterium* pertinent de l'esprit, par exemple la conscience – « Qui dit esprit dit, avant tout, conscience » (Bergson, *L'Energie Spirituelle*, I : « La conscience et la vie ») –, qui impliquait elle-même les fonctions de mémoire et d'anticipation qui permettaient alors des développements intéressants sur ce qu'il y a de foncièrement *vivant*, et vivant *d'une vie propre*, dans l'esprit comme conscience qui prolonge l'élan vital au lieu de le faire retomber dans la matière. La liberté était également, et corollairement, un critère d'attribution à l'esprit d'une forme de vie spécifique et originale pouvait sans doute venir couronner ou achever

l'édifice du vivant ou porter la vie à la pleine conscience d'elle-même (dans l'art, la science et la philosophie) mais même, plus simplement, était de nature à satisfaire un *requisit* de la pensée de la vie en tant que celle-ci en appelle à la pure spontanéité du vivant – voir *supra* (et *infra*), la référence à la *philosophie de l'Esprit* de Hegel, auteur très rarement cité.

D'autre part, si la distinction *animus / anima* est un lieu commun qui a pu déclencher ici ou là des réflexes conditionnés préjudiciables à la réflexion, la confusion de l'âme avec l'esprit est trop fréquente, quand ce n'est pas de l'esprit avec « les esprits » (qui « vivent dans un au-delà parce qu'ils sont immortels » (*sic*)), pour ne pas donner lieu à des copies elles-mêmes a-critiques, pour ne pas dire parfaitement dogmatiques, c'est-à-dire tout aussi grossièrement matérialistes pour quelques-unes que sottement spiritualistes, ou maladroitement ésotériques pour d'autres. Contrairement à ce que beaucoup de candidats ont l'air d'avoir pensé, et même si les correcteurs regrettent de n'avoir pas lu de copies dans lesquelles on osait penser la matière comme la négation de la vie – chez Bergson, c'est l'élan vital qui retombe sur lui-même – et se ressaisir en comprenant alors l'activité de l'esprit, en cela raison concrète et non pas entendement abstrait, comme étant la négation de la négation de la vie, la question n'était pas d'être ou de ne pas être matérialiste, d'être ou de ne pas être spiritualiste, l'option spiritualiste étant au moins autant à la mode, semble-t-il, et, d'ailleurs, aussi superficielle dans les copies, que l'option matérialiste « ennemie ». Il faut sans doute que la croyance ou l'opinion soient passés à l'état de réflexe idéologique, d'automatisme de pensée, pour être aussi absurdement aveugle aux arguments qui pouvaient fonder le spiritualisme ou l'idéalisme absolu, par exemple au syllogisme le plus élémentaire de tous, trop « facile », à vrai dire, ou trop évident pour ne pas dissimuler un paralogisme : *la matière ne vit pas ; or l'esprit est le contraire de la matière ; donc l'esprit vit.*

Probablement en raison d'une espèce de romanticisme idéologique spontané qui fait que l'on tient souvent pour acquise l'immortalité des grands hommes et des grands esprits (par les actions glorieuses, par les livres, par les œuvres considérées comme des chefs-d'œuvre), il n'a guère été trouvé d'analyses des formes que peut (pourrait) prendre la mort de l'esprit (l'habitude, le préjugé, le fanatisme, la haine et la violence « gratuite » (qui montrait aussi que la moralité ou, plus concrètement, l'éthique était une composante essentielle de la vie de l'esprit (défini par la subjectivité)), mais aussi l'existence du « rat de bibliothèque »).

Bizarrement, ce n'est pourtant pas le spiritualisme désuet ou « niais », voire bigot, qui a toujours produit les pires résultats.

On a tendance, mal (ou peur) de l'époque, à « spiritualiser » à bon compte et à faire à tout bout de champ l'éloge d'une vie contemplative « hélas impossible dans nos sociétés contemporaines » - ça ne mange pas de pain, en effet, de le dire –, mais on loue (ou l'on blâme) pompeusement la « vie de l'esprit » sans jamais se soucier des conditions réelles-concrètes, historiques, de cette vie de l'esprit au sens de la vie intellectuelle ou culturelle, au risque de passer complètement à côté de l'effectivité historique d'une « vie spirituelle » qu'on prétend appeler de ses vœux, y compris dans sa version religieuse. Comme si l'on était devenu incapable de penser qu'une véritable vie de l'esprit puisse être autre chose qu'un caprice individuel ou un luxe de cité économiquement prospère – on s'est trop facilement abrité derrière la *doxa* aristotélicienne de la naissance de la philosophie pour escompter de Babylone qu'elle accouche de sages –, on oublie trop vite qu'une authentique vie de l'esprit exige toujours des conditions de réalisation spécifiques (et épocholes), un cadre, des structures, des règles, par exemple celles d'un ordre monastique.

C'est pourquoi, en dépit des réserves ou des doutes que l'on peut entretenir à l'égard de telles problématiques, on a pu estimer ici ou là que des copies inspirées par Jean Guitton (et sa vision archangélique des cosmonautes) ou par Teilhard de Chardin (et la montée au Ciel sur les autoroutes de la noosphère), voire par les doctrines néo-crétionnistes (réactionnaires) de l' *intelligent design*, parfois nourries d'exemples tirés de la littérature ou du cinéma de science-fiction (Asimov, Philip K. Dick...), argumentant *a contrario* le cas échéant (*Fight Club* de Palahniuk contre l'idéologie de *La Guerre des Etoiles*...) étaient moins niais en fin de compte, sur la question « Y a-t-il une vie de l'esprit ? », que des copies maladroitement greffées sur les critiques savantes (par Monod, Schrödinger) de problématiques ou de vues aussi discutables, dans la mesure où elles s'interrogeaient sur le progrès scientifique et technique et tentaient de dégager les facteurs historiques

du dépassement intellectuel du monde matériel dans un monde de l'esprit, plus précisément même sur les conditions matérielles du dépassement de la sphère matérielle dans la noosphère de l'avenir.

II. Les efforts pour lire avec attention le sujet ont été fournis, mais quelquefois en pure perte. Précisons donc le sens de la question.

Y a-t-il une vie de l'esprit ? Pour ses concepteurs, le choix de ce sujet difficile répondait à une exigence majeure, cruciale même, de la dissertation de culture générale, celle de ne pas réciter ce qu'on sait ou qu'on pense savoir du thème étudié à l'occasion d'une question, mais de faire travailler celui-ci sur un problème, d'en critiquer et faire varier le concept en relation avec un autre, ici l'esprit, mieux même, de s'interroger sur l'essence véritable de la vie – il pourrait n'y avoir de « vraie vie » que de l'esprit – afin d'enrichir la compréhension de *ce qu'est* la vie. Il était en effet clairement demandé ici de s'interroger et de réfléchir sur l'usage même du terme de vie, usage qui n'est peut-être pas seulement métaphorique ou analogique, sur une extension ou une application qui pouvaient se révéler parfaitement légitimes, fondées, en tout cas non abusives.

En outre, à la différence de formulations du type *En quel sens / Dans quelle mesure peut-on parler d'une vie de l'esprit / l'esprit vit-il / a-t-il une vie propre?*, l'interrogation radicale et même brutale *Y a-t-il?*, qui était celle d'une question de fait, de vérité positive, impliquait aussi nécessairement que, pour y répondre, le candidat porte sa réflexion au plan des principes, qu'il se pose la question des raisons ou des conditions de possibilité d'une vie de l'esprit.

Cette année, il n'était pas seulement contre-indiqué, comme c'est le cas pour tout sujet, il était carrément impossible de court-circuiter l'analyse et l'établissement de la question. La dissertation commençait immédiatement par une réflexion sur ce que le sujet demandait, réflexion ici commandée par l'attention à deux éléments du libellé : **1)** la forme même de la question « Y a-t-il ? » et **2)** l'article indéfini « une ».

1) Selon une première lecture, encore faible, du sujet, se demander *s'il y a* une vie de l'esprit, c'est chercher à savoir si l'esprit *vit*, si l'esprit *est* chose vivante ou dont l'existence ou l'activité est pensable comme vie.

Il est possible que le bon sens, qui devrait être aussi bien celui des faits d'expérience que des problèmes purement théoriques, de préparatoires sérieux et de bonne foi, accoutumés à traiter des questions de principe, de sens ou de valeur, ait été surpris, choqué peut-être, par la factualité presque brutale de la question d'existence « Y a-t-il ? ». Une petite mise au point et un éclaircissement s'imposent donc sur la modalité du sujet choisi.

N'en déplaise aux contempteurs du *quid facti* et autres scholiastes schématisateurs qui iraient volontiers jusqu'à fétichiser la distinction, en vérité plus paresseusement rhétorique que littéralement kantienne, entre *question de fait* et *question de principe* (ou *de droit*), bref, n'en déplaise à tous ceux, bien ou mal élevés dans l'idéologie des professeurs de philosophie, qui finissent par croire dur comme fer que la question « Y a-t-il ? » n'est pas philosophique parce qu'à leurs yeux elle (ne) poserait (qu') une question de fait, se demander s'il y a une vie de l'esprit pose tout simplement le problème strictement et puissamment critique de la *définition de la vie*, de ce qu'il faut entendre par vie.

Qu'un esprit libre se méfie de l'abus qu'on peut faire, y compris dans la langue philosophique, du terme de vie pour qualifier l'activité de l'esprit et argumente pour disqualifier comme rhétoriques les discours sur la « vie de l'esprit », c'est une possibilité de principe ; que cette même activité de l'esprit conduise, et conduise justement l'esprit, à repenser la notion de vie et à re-légitimer une téléologie du vivant en nous faisant éprouver les limites d'une réduction biologisante de la vie à la forme animale ou sensitive immédiate, c'est également une possibilité de principe ; qu'il devienne nécessaire d'enrichir ou d'élargir le concept biologique lui-même à la sphère de l'esprit pour envisager la connaissance (y compris celle du vivant) et la culture comme des réalisations inscrites dans le phénomène du vivant, c'est encore une autre possibilité de principe. Chacune de ces possibilités est une *hypothèse* critique que la réflexion sur le sujet « Y a-t-il une vie de l'esprit ? », pouvait, peut-être même devait mettre à l'épreuve et, le cas échéant, fonder, en somme, examiner et discuter... *de jure*. On ne peut véritablement et valablement répondre à une question de fait, qui se pose dans l'expérience et dans le langage, qu'en critiquant *des raisons*, donc en élevant cette même question de fait initiale à une *question de principe*.

Qu'ils en aient eu les moyens ou qu'ils ne les aient pas eux, les candidats honnêtes et leurs correcteurs, à la quasi-unanimité, l'ont très bien compris : c'est à l'auteur de la dissertation, s'il est intelligent, méthodique et cultivé, qu'il appartient de transformer la question de fait en une question de principe, et le jury est là pour évaluer la capacité d'un esprit à prendre en charge une inquiétude empirique pour en faire l'objet d'une réflexion rationnelle approfondie.

Or, même grossièrement comprise, cette question était fortement contextualisée ; elle se posait dans des conditions déterminées qu'il fallait essayer de préciser d'emblée.

a) De fait, oui, de fait, la première de ces conditions, le premier prérequis, est une situation de langage, d'interlocution. Comme il a été rappelé plus haut, on emploie volontiers le vocabulaire de la vie pour parler de l'esprit et des choses de l'esprit. On parle en effet de « (la) vie des idées ». En-deçà de toute originalité de contenu, le titre même de la traduction française du livre de Hannah Arendt, *La Vie de l'Esprit*, qui est aussi une partie du titre d'un ouvrage dans lequel Léon Brunschvicg s'attache à montrer que la vie de l'esprit est dans le procès de subjectivation théorique et pratique du réel, procès de subjectivation qui coïncide avec le progrès de la conscience et de la liberté, est un poncif de la communication occidentale (sur le sens et la valeur de la *vita contemplativa*) et de la pensée dualiste. Et puis, si un esprit est jugé moins vivant qu'un autre, n'est-ce pas là le signe que l'esprit *doit* vivre, que la vie de l'esprit est l'objet d'un désir, d'une attente et d'un appel (universels ?), d'une vocation humaine (*Beruf*), bref, que la vie est (doit être) pensée, conçue en principe comme un caractère essentiel de son développement ? En raison de sa formulation très directe (*Y a-t-il ?*), le sujet demande alors si cette façon de parler de l'esprit est seulement métaphorique, s'il faut y voir autre chose ou mieux qu'une image poétique de l'activité de l'esprit, ou bien s'il y a bel et bien là une représentation adéquate de la nature et de l'existence de l'esprit, une application juste, correcte, rigoureuse et précise, du concept de vie à ce qu'on nomme esprit – et l'on voit ici d'emblée que, et bientôt comment, la question de fait (*de facto*) est en elle-même ou enveloppe la question de principe (*de jure*).

b) La seconde condition du problème, ou son deuxième présupposé, n'était pas tant la distinction métaphysique de l'âme ou de l'esprit (de la *mens*) et du corps elle-même, qui joue comme une sorte d'impensé de la question, que l'extrapolation, aux fonctions et aux activités respectives de l'une et l'autre « substances », d'une distinction forte, sinon radicale, entre deux plans qui conduirait à exclure l'esprit de la sphère des choses et des fonctions vivantes et à réserver la vie au corps, à la partie animale de l'être pensant. Peu de candidats se sont intéressés, pour la discuter sur un plan critique, à ce qu'un correcteur appelle « l'idéologie du sujet », la « mentalité » (primitive ?) qui commanderait implicitement le sens de la question posée. C'est la raison pour laquelle le problème est resté inaperçu de candidats candidement spiritualistes dans leur conception de la vie, celle-ci étant le plus souvent héritée d'une « bonne » éducation qu'acquise au terme d'une lecture approfondie des grands textes du dualisme métaphysique : ne connaissant pas d'autre régime d'évidence que celui qui pousse à établir une distinction réelle entre l'esprit et la matière, ces mêmes candidats « angélisateurs » ou missionnaires de l'existence désincarnée se consacraient d'ailleurs le plus souvent à un travail d'illustration louangeuse, parfois jusqu'à l'hagiographie, des « dieux vivants que seraient les grands représentants de la « vie de l'esprit » ou de la « vie spirituelle » (le saint, le sage, le prophète), au premier rang desquels le Christ (qu'avantage très considérablement la double nature qu'on lui attribue), illustration ou description plus ou moins bavarde qui avait cependant le mérite de montrer, même si généralement ils ne démontraient rien *stricto sensu*, qu'on pouvait difficilement se contenter d'une définition biologique de la vie pour atteindre la vie dans sa plénitude, qu'il y avait plus dans le concept de vie que les fonctions de manger, boire, dormir et copuler pour se conserver et perpétuer l'espèce.

2) Faute de connaître le sens de l'expression « vie de l'esprit », beaucoup de candidats s'en sont tenus à une première lecture, non impropre – elle a donné lieu à un nombre important de copies assez bien notées –, mais sommaire, de la question, qu'ils ont ainsi entendue : *Est-ce que l'esprit vit ? L'esprit est-il vivant ?*, cette dernière reformulation pouvant expliquer la religiosité tendancielle de certains travaux.

Or, le sujet demandait s'il y a(vait) *une* vie de l'esprit. Dans certaines copies, l'article indéfini « un » est relevé, sans doute, mais il est parfois l'objet d'interprétations douteuses, pour ne pas dire

tout à fait bouffonnes – par exemple, on se demande si l'âme a un plusieurs *karmas* –, ou très incertaines, voire stériles quand il s'agissait de conduire un développement : dans d'autres copies, celles-là peu enclines à discourir de la métempsychose, plus nombreuses aussi que les précédentes, on se demande s'il (n') y a (qu') une forme ou qu'un genre de vie de l'esprit, par exemple philosophique et / ou religieuse, contemplative et / ou spéculative, et l'on essaie bien, il est vrai, d'en découvrir d'autres, mais on a beaucoup de mal alors à spécifier le *genre*, à décliner *la* vie (générique) de l'esprit dans *des* formes (des *espèces*, en effet) éloignées de la vie naturelle, à des degrés et dans des modes divers, et qui se prêtent à une analyse ou une exemplification précises (la « vie scientifique », celle des laboratoires par exemple, des académies, la « vie politique », celle des institutions, des Etats, des peuples, etc.), parce qu'on est le plus souvent gêné par le préjugé hiérarchique, à savoir que la seule vie spirituelle authentique serait celle de ce qu'on appelle un « pur esprit ». Cet objet, le « pur esprit », s'il a été occasionnellement rencontré dans des copies où il faisait figure d'OVNI, n'a été que très rarement analysé en tant que tel, en réalité jamais vraiment interrogé sur son sens, discuté sur sa réalité – on a envie de dire la « faisabilité » d'une telle forme de vie –, alors que le caractère (peut-être) historiquement *passé* de ses figures (tel clerc appelé « docteur angélique », par exemple), ou le statut archaïque, d'ailleurs équivoque, de ses instanciations sociales (le mage, le sorcier, le prêtre), autant d'icônes possibles du « pur esprit » qui sont (peut-être) tout sauf des « anges », pouvait (peut-être) inspirer cette réponse pessimiste, moins nihiliste que « décadentiste », qu'il y avait ou qu'il y a eu une vie de l'esprit (dans les siècles religieux de l'humanité ? dans un âge d'or de la pensée ? dans quelque Orient méconnu de la culture ? pour une mentalité primitive ?) mais qu'il n'y a plus (depuis belle lurette ? pour le malheur de l'espèce ?) de vie de l'esprit en toute rigueur, ou encore, solution critique plus lucide, qu'une légende tenace de l'esprit veut, prétend qu'il y en eut, voire qu'une mythologie du « pur esprit » veut accréditer la réalité d'une vraie vie de l'esprit, d'une vie purement spirituelle. (Rappel : « vie de l'esprit » et « vie spirituelle » ne sont pas synonymes, ou la synonymie est trompeuse.) Pour revenir au préjugé en question, la seule *vita contemplativa* étant digne d'être choisie, toutes les autres formes de vie, y compris de *vita activa*, sont réputées inférieures par un très grand nombre de candidats plus préoccupés de plaire, semble-t-il, que réellement soucieux de réfléchir, et ces formes de vie étaient par conséquent jugées indignes de figurer dans une sphère ou un monde de la vie de l'esprit. (Il n'aura bien souvent manqué à certains développements que d'être fécondés par une référence hégélienne, entre autres, à l'omni-rationalité du réel et à l'omni-réalité du rationnel pour parvenir à destination ou même pour déboucher ailleurs que nulle part.)

Comme on l'a déjà signalé au début de ce rapport, se demander s'il y a une vie de l'esprit revenait à se demander si l'esprit a une vie spécifique, s'il *peut avoir* une vie *propre*, ce qui conduisait les candidats à prendre l'une ou l'autre des deux directions suivantes, parfois même, dans les travaux qui se voulaient les plus complets, à enchaîner deux problématiques qui n'étaient peut-être pas également pertinentes.

a) Premièrement, des candidats considéraient l'expression « vie de l'esprit » comme un tout au fond évident – l'esprit vit, puisqu'il n'est pas inactif, puisqu'il travaille, individuellement ou collectivement, produisant sans cesse des œuvres –, ce point de vue n'étant pas de nature à procurer le meilleur moyen d'engager un traitement topique du sujet. Plus ou moins capables de donner des exemples ou de produire des arguments tirés de l'histoire humaine ou des analyses de cas un peu précises (l'érémisme, la philosophie qui apprendrait à séparer l'âme du corps pour que l'âme se prépare tout au long de la vie sensible à la « vraie vie », à la conversion finale à la vie intelligible qui suit la déliaison des deux substances, la passion de certains grands artistes, etc.), la plupart des candidats qui relevaient l'article indéfini se demandaient en fait si l'activité intellectuelle des penseurs, des savants, mais aussi la vie pensante des hommes en général, est une vie réellement séparée de celle du corps. (C'est évidemment dans ce groupe de copies qu'on a trouvé le plus de « topos »). L'esprit ne peut pas vivre, a-t-on dit et répété à l'envi, parfois en s'autorisant grossièrement, ou trop succinctement, de l'argument aristotélicien, à savoir que l'enquête métaphysique sur les causes premières de choses ne pourrait commencer que dans une Cité dont les besoins matériels sont et peuvent être satisfaits, les hommes ne pouvant s'adonner aux travaux de l'esprit si leur corps n'est pas suffisamment nourri. Quelques copies, il faut le dire, ne sont pas allées plus loin que ce truisme

philosophique, certaines gavant *ad nauseam* de considérations redondantes sur le *Primum vivere, deinde philosophari* le lecteur qui aurait oublié qu'il ne peut y avoir *d'anima sana qu'in corpore sano*.

b) En prenant résolument le sujet au pied de la lettre, on devait bien plutôt se demander si l'esprit mène une *vie autre* que la vie biologique, que la *vie naturelle* des organisations vivantes, en d'autres termes si c'est bien par le concept de vie qui se dégage des sciences du vivant que se trouve déterminée la vie propre de l'esprit. Ici, la réflexion pouvait s'employer d'abord à éprouver les limites du paradigme biologique pour penser l'activité et les œuvres « vivantes » de l'esprit, qu'il s'agisse de la méditation et de la prière ou de la pensée logique, des fonctions théoriques ou même des fonctions pratiques de l'esprit en acte, de la science ou de la morale et du droit. On cherchait alors à savoir si le langage de la vie de l'esprit est une façon simplement métaphorique de parler des actes et des événements mentaux. En effet, si la vie qui est réduite à la survie matérielle ou qui n'est plus déterminée par le procès de production économique des instruments de la vie biologique de l'espèce et des individus qui la composent (de la 'zoè') est, selon Adorno, est « une vie qui ne vit pas », la vie, la vie qui vit, somme toute, commence avec l'éveil de l'esprit, l'effort intellectuel, le mouvement vers la vérité. Ou, pour le dire autrement, il faut qu'il y ait une vie de l'esprit pour qu'il y ait vie, pour que le vivant vive d'une vie qui vit.

Mais il fallait aussi très certainement dépasser un plan d'interrogation initial qui risquait de conduire à l'aporie les mieux intentionnés des candidats, ou à les faire tourner en rond dans la multiplication des cas d'illustration et des images, à moins qu'ils ne fissent le choix de comprendre dans l'élan vital ou d'inscrire dans le programme de l'espèce, voire dans un « dessein » de la vie – pente d'argumentation risquée, « glissante », mais d'actualité –, le projet du vivant de se prendre lui-même pour objet dans une pensée et dans une connaissance de la vie et de réaliser son concept dans la constitution d'un monde de l'esprit. Car, si l'on voulait vraiment traiter le sujet, on ne pouvait pas se contenter de raisonner analogiquement et de ressasser les aspects et modalités de la vie naturelle, de ce que Hegel qualifie encore comme l'idée de vie dans le premier moment logique de l'immédiateté ou de la plus grande simplicité de son concept, celle d'une identité à soi qui doit sortir de soi ou qui ne peut pas reposer purement et simplement en elle-même pour parvenir à la satisfaction de l'identité en soi et pour soi, qui a en effet besoin de dormir, de boire et manger pour se conserver, de copuler pour se reproduire, afin de voir si ces aspects et modalités du simple vivant étaient transposables à ce qu'on peut appeler « vie de l'esprit ». Certes, la culture serait faite de « nourritures spirituelles » qui feraient vivre l'esprit comme les « nourritures terrestres » font vivre et jouir le corps ; l'éducation, qui transmet des informations et des comportements permettant aux générations suivantes de s'adapter, serait aussi un système de « reproduction » capable d'assurer la perpétuation du groupe ; l'esprit, comme tout être vivant, tendrait à persévérer dans son être, il accomplirait même exemplairement ce que le professeur Henri Laborit, dans *Mon Oncle d'Amérique*, le film d'Alain Resnais, présente comme la « raison » de tout être et, par là, de toute vie, celle sans laquelle « il n'y aurait pas d'être », à savoir le désir de (et le travail pour) « maintenir sa structure », etc. Mais il était préférable de voir si, et comment (et même combien) la vie, qui inclut la spontanéité – c'est l'auto-activité immédiate du penser –, qui se traduit par la création incessante de formes nouvelles, d'œuvres qui sont autant de réalités autonomes et pour ainsi dire « auto-stantes », atteint sa vérité, réalise sa notion, remplit au moins sa signification pour-nous, son intentionnalité, dans l'activité spirituelle, dans la constitution d'un monde d'êtres qui, s'il n'est pas absolument autarcique, s'auto-produit et se transforme, se crée et se recrée par soi.

Au reste, lorsque, dans la *Science de la Logique* – voir *supra* –, Hegel envisage l'idée de vie dans l'organisme vivant, c'est précisément pour montrer que la réalisation naturelle de l'Idée de vie dans le vivant est encore incomplète et aliénée puisque l'organisme est encore tributaire du milieu, donc de l'extériorité et que, par conséquent, la vie n'est pas encore pleinement réalisée dans la plante et dans l'animal, non plus que dans l'homme considéré comme animal, l'intériorité absolue constitutive de la subjectivité de la vie en tant que vie consciente de soi en soi et pour soi. Car, en tant que forme d'existence, la vie ébauche son concept dans le *sentiment* de vivre du simple vivant, puis elle progresse vers soi dans le (savoir- et vouloir-) vivre de l'animal *conscient* de ses besoins, qui les éprouve et qui les *pense* sur le mode du manque, pour parvenir à sa vérité dans la vie de l'esprit, c'est-à-dire, le monde de la science et du droit (l'Etat), où l'esprit se ressaisit en soi et pour soi à partir

de l'objectivation de son essence. Plus rhétoriquement, mais non moins dialectiquement sur le fond – des formules de ce type ont été rencontrées plusieurs fois –, la vérité de la vie est la vie de (*var.* 'dans') la vérité, ou encore : la vie advient à la vérité en devenant vérité vivante. Quelques candidats savent encore, hélas d'un savoir trop souvent non réfléchi, que, dans la vie de l'Esprit Saint, la Vie et la Vérité deviennent synonymes.

III. S'agissant de la forme des travaux, la plupart des correcteurs notent un effort de composition. Mais beaucoup de copies sont bâties sur un plan en trois parties alors que deux seulement sont vraiment identifiables dans les copies, comme si le travail de synthèse était impossible et que manquait le courage d'aller plus loin afin de prendre position et de décider, plusieurs correcteurs déplorant cette année encore le manque d'engagement de candidats qui se présentent plus souvent comme d'habile doxographes que comme des dialecticiens résolus. Par les temps qui courent, on aime si peu la contradiction que, lorsqu'on s'y trouve confronté, on ne fait aucun effort intellectuel réel pour la dépasser ou la faire se dépasser elle-même dans un troisième moment dialectique. Ce fut caricaturalement le cas de beaucoup de compositions formalistes-dualistes – 1/ C'est le corps qui vit, mais 2/ Il faut reconnaître que, puisque l'âme est réellement distincte du corps, l'âme (ou l'esprit), qui ne fait pas rien, puisque nous avons des idées et que nous raisonnons, mène aussi une existence propre, à part du corps qui mène la sienne en enchaînant des mouvements et que, donc, l'esprit a une vie –, copies qui, bizarrement, ne voyaient pas que c'était peut-être dans la « troisième substance » (l'union de l'âme et du corps qui fait l'homme) et les fonctions de celle-ci (sensations, passions, mouvements volontaires) qu'il convenait de chercher le lieu où il y a vie de l'esprit, au moins matière ou occasion d'une telle vie, par exemple quand la raison, ou la volonté, entreprend de lutter contre les passions de l'âme, qui sont, chez Descartes, des actions du corps ou d'en régler le cours, de calmer les émotions, etc., voire découvrir le mode même, vif ou vivace, sur lequel l'esprit vit d'une vie propre, s'éprouve en effet concrètement comme réalité et activité vivantes. (On pouvait parfaitement retrouver ici, ou dans l'effort stoïcien, par exemple, pour vivre selon la raison et la nature, selon notre nature rationnelle, une définition de la vie comme lutte contre la mort ou les forces de destruction.)

En somme, les correcteurs auraient aimé lire encore davantage de travaux nuancés, subtils, fins et, surtout, moins formellement (ou pseudo-géométriquement) composés que dialectiquement organisés. Car c'est l'esprit de finesse, joint à une véritable maîtrise dialectique, qui a permis à certaines copies d'atteindre des sommets, par exemple une dissertation dans laquelle un correcteur a rencontré une excellente analyse du film de Wim Wenders, *Les Ailes du Désir*. Le fait que le cinéaste réserve la couleur aux vivants et tourne en noir et blanc les scènes avec des anges pouvait indiquer (ou illustrer l'idée) qu'il n'y a de vie de l'esprit qu'incarné, qu'inscrit corporellement, que l'esprit ne « vit » vraiment que là où il y a perception, expérience sensorielle, humaine, trop humaine conscience-de-quelque-chose. Comme un certain nombre de candidats l'ont en effet rappelé, avec plus ou moins de succès dans les conséquences, l'esprit, s'il est conscience, ne peut pas être privé d'objet, de matière. Dans la *Science de la Logique* (« La logique subjective »), Hegel entend justement montrer que l'Idée, qui est le moment essentiel de l'esprit, celui dans lequel l'esprit ressaisit son essentialité, naît bien de la réflexion ou du retour sur soi de la conscience d'un objet, c'est-à-dire du mouvement par lequel la pensée s'éloigne de l'objectivité de l'objet pour venir porter sur soi et pour se retrouver comme la subjectivité (le pour-soi) qu'elle est, mais que, si elle n'est pas une forme morte et si elle se distingue d'une autre idée, c'est parce que, même non déterminée par lui, même ayant sa substantialité en elle-même et dans le dépassement de son aliénation dans les objets du monde, elle porte trace ou souvenir de l'objet de la réflexion duquel elle naît.

Mieux, ou plus concrètement, la vie de l'esprit, s'il en existe une, ne peut pas davantage être celle d'un mort-vivant, d'une âme « blanche », d'une ombre d'homme qui se promène dans l'Hadès, qu'elle ne saurait se réduire à un *comput* logique de cerveau-machine. Par exemple, l'activité cérébrale posthume infernale, dont le roman de la « Série Blême », *Le Cerveau du Nabab*, met en scène les crimes, ne définit pas une vie authentiquement spirituelle ; elle n'est pas plus une vie de l'esprit que l'exécution par ordinateur d'un logiciel de *wargame* ; ou alors le personnage du nabab n'est pas mort, il est un sujet pensant, un esprit, une conscience vivante qui, comme conscience d'un vivant, continue de se servir de son cerveau pour méditer et agir. Autre cas : l'« esprit » d'un ancêtre

vit-il à proprement parler ? S'il vient hanter le monde des vivants et tourmenter sa descendance, cela a-t-il le moindre sens de dire qu'il « vit », qu'il a *une vie propre* ? Non seulement, il lui faut des objets de pensée appartenant au monde de la vie pour mener sa vie d'esprit », mais encore et surtout, s'il vit, c'est (et ce n'est que) dans la mémoire de la tribu, dans l'actualité d'une « mentalité primitive » qui le présentifie, dans le désir et le souvenir des vivants que sa disparition a plongés dans le deuil.

L'existence purement intellectuelle de Monsieur Teste n'est pas une vie, celle de Louis Lambert n'est pas davantage une vie. Pis : l'intelligence d'un homme qui veut se séparer de la vie du corps et mener une vie spéculative pour ainsi dire éthérée sombre dans l'hébétude ou devient stupide à force de s'absorber en elle-même ou d'évoluer dans le vide des abstractions : la mort de l'esprit est alors le résultat d'une activité intellectuelle coupée de la vie naturelle-sensible. Il fallait justement distinguer le spirituel de l'intellectuel, le spirituel du cérébral. En effet, peut-on envisager sérieusement une vie ectoplasmique de l'esprit ? Si le vouloir-vivre est inséparable du vivant et que l'amour de la vie fait partie de la vie, la réponse est évidemment non. La vie d'un pur esprit, d'un être purement intellectuel, n'est pas une vie spirituelle, une existence spirituelle réellement vivante. Le jury aurait voulu saluer un plus grand nombre de développements capables de produire des analyses lucides de ce qu'est et peut être une vie spirituelle, en tout cas moins empêtrées dans un dualisme de pure convenance.

Dans l'ensemble, la langue et l'expression sont correctes. Sans plus. Quoique le nombre des copies tout à fait indignes nous ait paru en régression, et même si le volume global de pénalités infligées pour l'orthographe et la grammaire a été globalement moins important cette année, et en dépit de la généralisation de certaines fautes de syntaxe très grossières, notamment celles qui sont dues à la confusion des styles direct et indirect, il convient de rappeler aux candidats qu'une langue plus riche, c'est-à-dire un vocabulaire plus précis et une culture personnelle philosophique, artistique et littéraire plus étendue et surtout plus approfondie – il faut lire, lire des livres imprimés, et non pas seulement parcourir des yeux des colonnes d'écran ou remâcher le déjà lu –, permettraient une réflexion plus ample et surtout plus précise. Pourquoi, par exemple, sinon par défaut de culture, ou parce que des lectures de première main n'ont jamais été faites, si peu de candidats ont-ils su tirer parti de ce qu'on appelle un « grand esprit », un « pur esprit », une « spiritualité vivante », plus généralement de la plupart des cas d'existence consacrée à la « vie spirituelle ». Ne listez pas, lisez !

Il reste que le jury est tout à fait résolu à « positiver » le bilan de la session 2010, à souligner ou mieux, à « surligner », l'« actif » des copies, afin d'encourager les futurs candidats comme leurs préparateurs à persévérer dans la voie de la dissertation, et de nourrir l'espoir de tout le monde, à commencer par les responsables des grandes écoles. Car l'intelligence était au rendez-vous dans bon nombre de travaux : les auteurs de certaines copies, observe un correcteur auquel nous donnerons le dernier mot, « ont fait intervenir avec bonheur l'univers symbolique de l'esprit (de l'humour au spirituel ...), ont trouvé des domaines d'argumentation intéressants, comme la ruse, la foi, la perfectibilité, la lecture et l'écriture, les mythes, le cœur, la lettre et l'esprit... ».

Les correcteurs forment le vœu que la tendance au redressement qu'ils ont pu observer cette année, au pire, oui : au pire, se confirme.